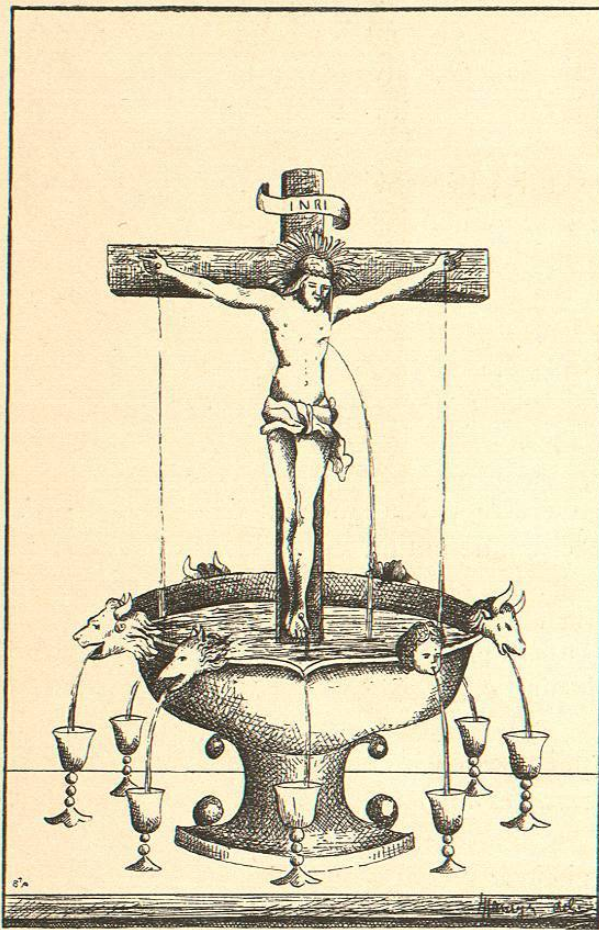


enseignements de la Liturgie sur l'efficacité du Sang divin et sur l'application de ce Sang à l'âme régénérée, purifiée, sanctifiée.

Le peintre ou le sculpteur devait rendre d'une manière palpable, la pensée d'Origène, de saint Ambroise : « La source qui jaillit du Calvaire, c'est la source des sacrements, c'est l'onde baptismale, c'est le Vin eucharistique. »

Il l'a tenté d'une manière assez heureuse dans le *Crucifix aux sacrements*. Conformément à un ancien usage, le dessinateur moderne de ce crucifix groupe, autour de la croix, des anges qui dans des calices recueillent le Précieux Sang.

Autour de cette scène qui forme le centre du tableau, se détachent de légers médaillons où se trouve représentée l'administration des sept sacrements ; c'est là sur la tête des enfants, sur le front du confirmé, sur l'âme du chrétien qui a faim, du mourant qui défaille, c'est là que coule le



LE CRUCIFIX A LA VASQUE.
Les plaies du Christ, sources des sept sacrements.
(Vitrail de Troyes.)

Sang rédempteur, vivificateur, sanctificateur, que les anges ont recueilli dans leurs calices.

Nous avons vu sur un vitrail de la ville de Troyes, un symbolisme de la source, exprimé d'une façon plus saisissante encore, dans le *Christ à la Vasque*. Au milieu d'une vasque de marbre, aux bords évasés, le crucifix est planté. Le Sang s'échappe des plaies de la Victime et remplit les profondeurs mystérieuses de la vasque d'où il s'échappe par sept bouches et tombe dans sept calices d'or.

— Symbolisme vraiment parlant : est-il l'homme du peuple, est-il enfant ayant appris le catéchisme, qui à la vue de ce Sang, réparti en sept calices, ne se rappelle aussitôt la doctrine de l'Église sur l'efficacité de la Rédemption et sa divine application, faite à l'âme par le canal des sacrements ?

Oh ! oui, J. de Maistre avait raison quand il disait : « Le monde sensible n'est qu'une image ou, si vous le voulez, une répétition du monde spirituel et l'on peut étudier l'un dans l'autre alternativement (1). »

Nous avons étudié les crucifix symboliques les plus connus : il est quelques symboles encore où tel artiste a trouvé « une image et comme une répétition » des mystères de grâces dont le Golgotha a été le douloureux théâtre.

Nous avons été vivement impressionné par un crucifix symbolique que nous rencontrâmes un jour dans un presbytère — au cours d'une tournée apostolique. Aux cordes d'une lyre, l'artiste a fixé le Christ en croix. Que de pensées réveille ce crucifix, ce *Christus musicus*, comme on l'a si bien appelé !

David n'était-il pas le type figuratif de Jésus ? Dès lors, le vrai *psalmiste*, dont David n'était que le précurseur, c'est Jésus.

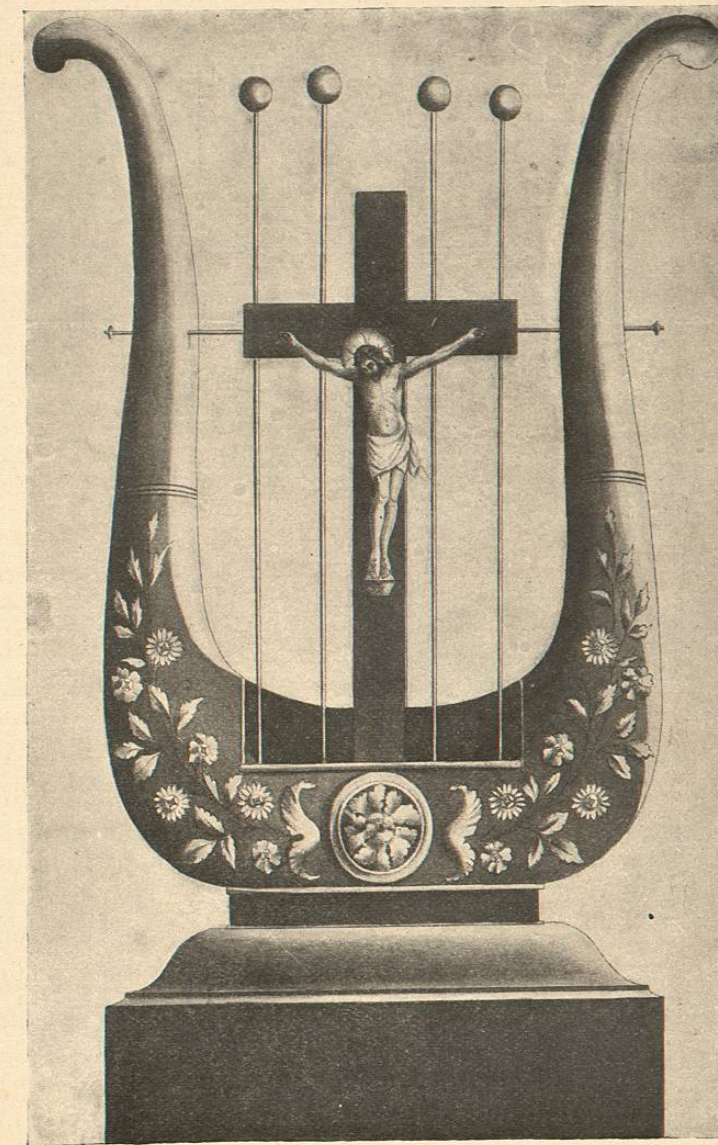
1. *Lettres*, tome I, page 242.

C'est donc Jésus qui, d'avance, par la bouche de David, chante sur le psaltérion et la cithare, ses joies et ses tristesses, ses combats et ses triomphes.

C'est lui, le chantré divin, qui dit à son Père : « *Deus, psallam tibi in cithara !* O Dieu, je vous chanterai sur la cithare (1) ! »

C'est lui qui dit encore : « O Dieu, je veux te chanter un cantique nouveau. Je veux te célébrer sur le luth à dix cordes ! *In psalterio decachordo psallam tibi !* »

C'est lui toujours qui chante avec un saint enthousiasme : « Debout, ma gloire, debout,



CRUCIFIX A LA LYRE. (Arbois, Jura.)

ma lyre et ma harpe ! je me lèverai dès l'aurore : *Exurge, gloria mea, exurge psalterium et cithara, exurgam diluculo* (2). » Mais quelle est cette lyre, quel est ce psaltérion dont le Christ se servira pour exalter son Père, *exaltare super caelos, Deus !* et pour répandre sa gloire sur toute la terre, *et super omnem terram gloria tua* (3) ! Ce

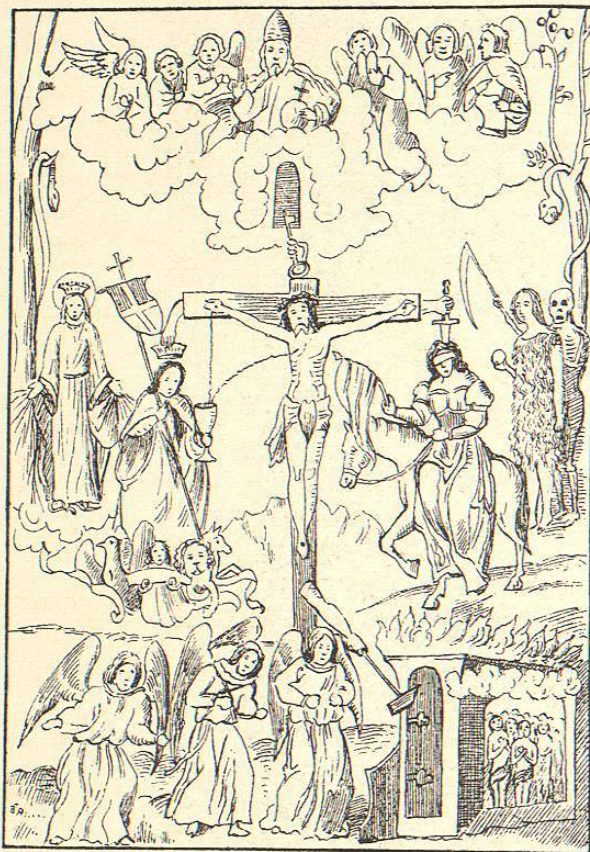
1. *Psaume* LXX, 22.
2. *Ibidem*, CXLIII, 9.
3. *Ibidem*, LVI, 9.
4. *Ibidem*, LVI, 12.

psaltérion, c'est la chair du Sauveur, Bellarmin nous le dit dans son Commentaire : *Exurge, psalterium et cithara, id est, exurge caro Christi, quæ psalterium fuisti.*

O divin psaltérion, dont les cordes vivantes sont les nerfs et les muscles du Sauveur tendus sur le bois de la croix, avec quelle harmonie vous avez vibré sur le Golgotha ! — Si pénétrantes étaient vos ondulations, si entraînants étaient vos accords, que le Père céleste, délicieusement charmé, désarma le bras de sa colère.

« Une harpe, nous dit le Talmud (1), était suspendue au dessus du lit de David, et quand arrivait le milieu de la nuit, le vent du Nord soufflait à travers les cordes, qui alors résonnaient d'elles-mêmes. »

Ce n'est là qu'une gracieuse légende; mais vous trouverez la réalité sur le Calvaire :



CROQUIS D'UNE FRESQUE ALLÉGORIQUE
à Prunecken (Tyrol), début du XVI^e siècle.

la chair adorable du Sauveur était suspendue sur le lit douloureux de la croix ; et quand les ténèbres de la mort enveloppèrent cet Homme-Dieu expirant, le vent du Nord, le vent impétueux de la douleur, souffla à travers les cordes qui résonnèrent d'elles-mêmes ; ce fut une harmonieuse supplication, un long chant de pitié ; Dieu le Père fut fléchi et l'humanité fut exaucée. — *Exurge psalterium et cithara !*

On voit dans un vieux bâtiment de Prunecken, dans le Tyrol, une fresque naïve qui paraît remonter aux premières années du XVI^e siècle. Ce n'est plus seulement un crucifix symbolique, c'est plutôt un tableau allégorique, représentant, d'une manière sensible, les effets salutaires de la Rédemption, et les fruits de vie produits par l'arbre de la croix.

Au centre de la fresque, le Sauveur cloué à l'instrument de son supplice ; aux quatre extrémités de la croix, quatre mains tournées vers quatre groupes de personnages. Le groupe de droite représente la chute originelle et ses suites désastreuses. Ève revêtue d'une tunique de peau ; derrière elle, le serpent, auteur de sa désobéissance, et la mort prix de sa désobéissance. En avant, une femme, les yeux bandés, à l'étendard brisé ; c'est la Synagogue, la Synagogue vaincue, anéantie par la Passion de Jésus-Christ. Voyez plutôt cette main qui, partant de la croix, la frappe d'une épée meurtrière. A gauche l'Église, qui prend naissance, au jour où la Synagogue expire ; à ses pieds les symboles des quatre évangélistes ; dans sa main une coupe où elle reçoit le sang du Sauveur ; sur son front une couronne que soutient une main, issue de la croix. Derrière l'Église, la Vierge Marie, la seconde Ève, la Corédemptrice du genre humain, et derrière Marie, suspendu sans vie à la branche d'un arbre, le serpent dont elle a brisé la tête de son pied virginal.

1. Légende tirée du Talmud : Berachoth 3. Voir Lesèze, psaume LVI, v. 9, en note.

Au bas du tableau, un bras vigoureux partant de la croix brandit un marteau ; ce marteau brise les portes des limbes où les justes attendaient la Rédemption promise. Au sommet de la croix une main tient une clef qui ouvre la porte du Ciel.

Cette naïve peinture n'était-elle pas pour les bons Tyroliens de Prunecken le cours de théologie le plus clair et le plus démonstratif sur la Passion et les fruits de la



L'HUMANITÉ SUPPLIANTE AUX PIEDS DU CHRIST.
Tableau de Gabriel Max.
(Avec l'autorisation de Nicolas Lehmann, éditeur à Prague.)

Passion ? Comme on comprend, en présence de cette fresque, la vérité de cette parole de saint Cyrille : « Ce que touche notre main est une figure des choses intellectuelles, et les exemples empruntés à l'ordre matériel fournissent une démonstration très évidente des choses spirituelles, *accuratissimam spiritualium demonstrationem* (1). »

1. Saint Cyrille, *Joann.*, t. VI, l. II, C. I, page 263.

Deux mots sur le crucifix et le symbolisme contemporain : Gabriel Max achevait en 1883 un christ original : Jésus se détache sur un ciel noir : au bas de la croix, des



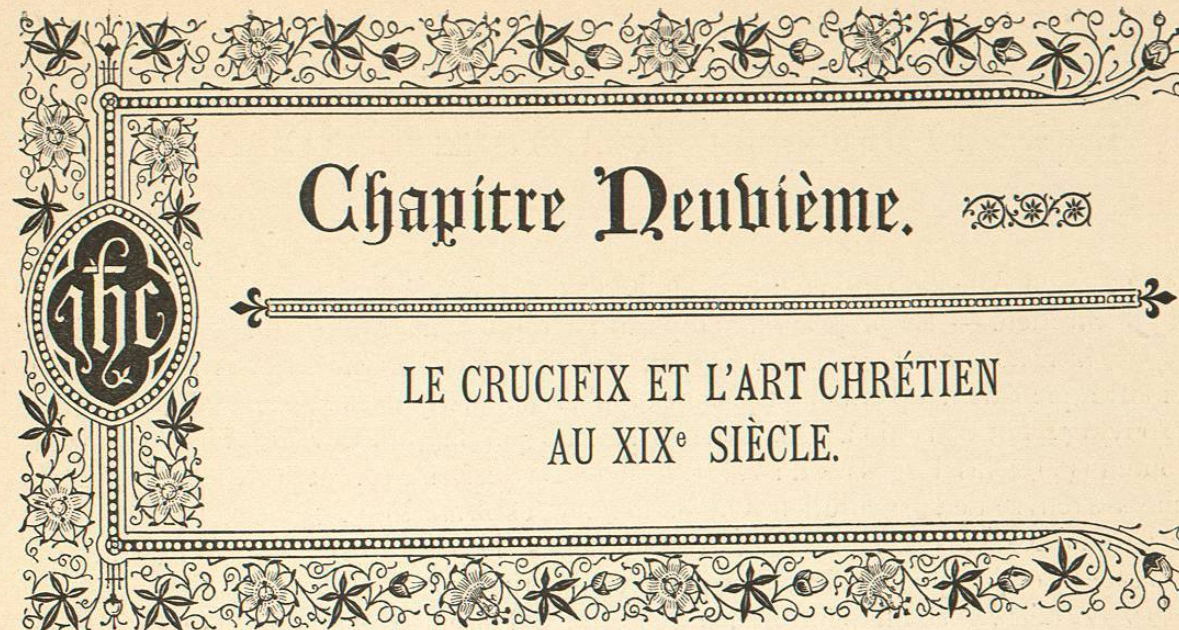
POUR L'HUMANITÉ ! POUR LA PATRIE !
Toile de Wertz.

Nous, nous aimerons toujours d'amour profond le soldat qui verse son sang pour le pays. Nous aimerons d'un amour infini le divin Crucifié qui versa son sang pour notre âme !



mains jointes sortent comme d'un abîme et s'élèvent vers les pieds du Sauveur. Certains critiques ont condamné cette nouveauté. Peut-être une raison d'esthétique justifie-t-elle leur verdict ; mais qu'ils reconnaissent au moins la beauté du symbolisme qu'expriment ces mains tendues. Ces mains tendues vers la croix, c'est l'humanité besogneuse et souffrante qui prie son avocat et son divin Médiateur. (Gravure, page 207).

Bien touchante encore dans son symbolisme, la toile de Wertz. Dans un champ de bataille, une croix est dressée : sur la croix l'Homme-Dieu mourant ; au pied de la croix, couché dans les plis du drapeau, un cuirassier est là blessé à mort, les bras tendus sur le sol, et les yeux dans les yeux du Sauveur. Ces deux mots : *Pour l'Humanité ! Pour la Patrie !* inscrits au bas du tableau, en rappellent la grande idée. Par son noble métier, le soldat est un Sauveur. Voilà pourquoi ceux qui veulent l'anarchie et non le salut, ennemis du Sauveur, sont aussi les ennemis du soldat.



Chapitre Neuvième.

LE CRUCIFIX ET L'ART CHRÉTIEN AU XIX^e SIÈCLE.

Nous sommes arrivés au dernier chapitre de l'iconographie du crucifix. Avant d'étudier les christes au XIX^e siècle, résumons notre étude. Nous avons vu les origines du crucifix, origines tour à tour cachées ou éclatantes, cachées dans l'ombre des Catacombes, éclatantes dans les Basiliques constantiniennes où trônaient, majestueusement drapés, les grands christes des premiers âges.

Nous avons vu les trois phases du crucifix : Christ triomphant, Christ souffrant, Christ resplendissant de beauté humaine.

Nous avons vu Fra Angelico au XV^e siècle et Guillermin au XVI^e donnant l'un à la peinture, l'autre à la sculpture du Christ mourant leur suprême et idéale perfection.

Les XVI^e et XVII^e siècles nous ont offert d'autres christes bien beaux encore : une œuvre née du pinceau de Rubens et de Van Dyck, du ciseau de Michel-Ange et de Jean de Bologne, de Jean Goujon et de Girardon pourrait-elle ne pas être belle ? Cependant dans ces toiles, dans ces bronzes ou ces ivoires, la beauté de la forme est peut-être supérieure à la beauté de l'expression. — Le corps du Christ est parfait ; l'âme est moins visible que dans la fresque de Beato ou dans l'ivoire de Guillermin.

Après l'ère des chefs-d'œuvre est venue l'ère de la décadence.

Nous avons vu l'art chrétien s'étioler et languir, faute d'air pur, sous le règne voluptueux de Louis XV. La Révolution brutale et impie consumma par la violence ce que la corruption avait commencé. Est-il peintre ou sculpteur qui, en ces âges néfastes, ose reproduire les traits du Sauveur crucifié ?

La gloire de Napoléon I^{er} suscite une pléiade de vrais artistes ; mais le thème obligé de leurs travaux, c'est la gloire du souverain, dont la main fait la loi à l'Europe. Le sculpteur Gros sculpte les traits du maître du monde ; David peint *le couronnement de l'Empereur* ; Carl Vernet retrace ses victoires, Rivoli, Marengo, Austerlitz, Wagram. Ce que David a chanté dans ses immenses tableaux, Rude le célèbre dans ses fameux bas-reliefs de l'Arc de Triomphe : il y montre l'Empereur guidé par la Victoire.

A cette transition de deux siècles, les artistes français étaient, on le voit, trop occupés à peindre le Dieu d'Austerlitz, pour songer encore au Dieu du Golgotha.

